Galerie
LA MAUVAISE RÉPUTATION

10 rue des Argentiers F-33000 Bordeaux
+33 (0)5 56 79 73 54 - 06 18 45 28 60
galerielmr@gmail.com

Belfast, 7 mai 1981. Émeutes dans les quartiers catholiques. © Yan Morvan

YAN MORVAN

BOBBY SANDS

BELFAST, MAI 1981

29 mars - 13 avril 2019

Vernissage en présence de l'artiste le vendredi 29 mars à partir de 18h.

Bobby Sands est mort le 5 mai 1981 à 1 heure et 17 minutes du matin.
Bobby Sands est arrêté et condamné à 14 ans de prison pour possession d'armes à feu. Il commence le 1er mars 1981 une grève de la faim suivie par neuf autres prisonniers politiques membres de l'IRA (Armée Républicaine Irlandaise) et de l'INLA (Armée nationale de Libération irlandaise).
Leurs revendications : obtenir le statut de prisonniers politiques auquel ils ont droit. Ils mourront tous, les derniers dans la presque indifférence générale.

Belfast, 7 mai 1981. Obsèques de Bobby Sands. Marcella Sands, soeur de Bobby Sands et le fils de Bobby, Gerard Sands.

Ces épisodes qui pourraient évoquer une « histoire ancienne » rejoignent malheureusement la plus proche actualité. La Catalogne, aujourd'hui, réclame son indépendance comme d'autres états et citoyens de l'Europe, lassés de voir leur identité se diluer dans la « mondialisation ».
Le conflit entre Catholiques et Protestants, les partisans de l'indépendance et du maintien dans la couronne rappelle l'histoire passée de la Grande-Bretagne et du clivage actuel entre partisans et opposants au Brexit.
L'Irlande du Nord, terre la plus pauvre de l'Europe qui a fourni les contingents de travailleurs à la première révolution industrielle britannique et les déracinés qui ont construit l'Amérique au XIXe siècle rappelle la crise des migrants qui s'est installée durablement dans nos sociétés.
On pourrait évoquer aussi le clivage Nord-Sud, catholiques pauvres du Sud contre Protestants riches du Nord, à l'envers cette fois-ci. Conclure par l'immense respect qu'inspire ce peuple de déshérités et d'insoumis unis jusqu'au sacrifice de ses enfants pour écrire par la souffrance cette page d'éternité.

Yan Morvan est à l'époque photographe pigiste à l'agence de presse Sipa, une des trois grandes agences de presse photographique parisienne des années 80. Il a le profil du jeune reporter déterminé risque-tout qui convient à la situation d'émeutes qui règne en Irlande du Nord. Il est alors tout naturellement envoyé sur les affrontements de Londonderry en avril 1981. Il y restera trois semaines et y retourna plusieurs fois pendant cette même année.

« Ces semaines que j'ai vécu à Derry et Belfast, vivant avec les émeutiers de quartiers catholiques, photographiant la tension, le désespoir, la foi et le courage des Irlandais, utilisant l'appareil photographique comme d'une arme servant leur cause, me persuadèrent à tout jamais du bien-fondé du témoignage photographique comme instrument de mémoire, d'émotion, de réflexion, gages d'un monde libre et démocratique ».

Yan Morvan

« Puissants Seigneurs, je viens d'Irlande en toute hâte
Pour vous informer que les rebelles ont pris les armes
Et passent les Anglais au fil de l'épée.
Envoyez des renforts, seigneurs, pour vite arrêter cette furie,
Avant que la blessure ne soit incurable
Car prise à ses débuts, il y a bon espoir d'y remédier. »

Henri VI, Acte III, scène 1, W. Shakespeare – pleiade Histoires, I,347.

« Great Lords, from Ireland I come amain,
To signify that rebels they are up,
And put the Englishmen unto the sword.
Send succours, lords, and stop the rage betime,
Before the wound do grow incurable ;
For being green, there is great hope of help. »

Belfast, 7 mai 1981. Émeutes dans les quartiers catholiques.

Infortunée et misérable Irlande, l'île aux 150 royaumes Gaéliques, « colonie » anglaise depuis plus de sept siècles, n'en finit pas de lutter – en mai 1981, un de ses fils, Bobby Sands, suivi par huit de ses compagnons, décide d'offrir sa vie à la cause de l'indépendance.
Robert Emmet, déjà martyr, écrivait le 20 septembre 1803, la veille de son exécution : *« Quand mon esprit sera porté vers des rivages plus accueillants, quand mon ombre aura rejoint l'armée des héros martyrisés qui ont versé leur sang sur l'échafaud ou le champ de bataille pour défendre leur pays et le Bien, voici mon espoir : je souhaite que mon souvenir est mon nom animent ceux qui me survivront. »*
Rien ne change, ni les hommes, ni les événements. De Margaret Thatcher, la dame de fer, impitoyable jusqu'à la fin, l'Histoire renvoyait au cruel Olivier Cromwell, Lord protecteur de la Couronne au XVIIe siècle, dont James Joyce trace le portrait dans *Ulysse* : *« Y a bien eu ce confit en dévotion de Cromwell et ses côtes de fer qui passaient les femmes et les enfants de Drogheda au fil de l'épée avec les paroles de la bible « Dieu est Amour » collées autour de la gueule de ses canons »*.
C'est cette Irlande passionnée, indomptable et indomptée que j'ai photographiée avant, pendant et après le martyr de Bobby Sands.
Pays le plus pauvre de l'Europe dont l'Angleterre avait tiré toutes les ressources, épuisé toutes les énergies… Ce pays où Jonathan Swift racontait dans ses écrits *Sur L'état de l'Irlande* en 1728 : *« Les gens misérablement vêtus, nourris, logés. La plus grande partie du Royaume réduite à l'état de désert. Les vieilles gentilhommières et maisons de campagne en ruine – et pas une maison neuve à leur place - Les familles des fermiers que les loyers énormes obligent à vivre de petit-lait et de pommes de terre, crottés, crasseux, sans bas ni souliers, et sans autre toit qu'un taudis bien pire qu'une porcherie anglaise »*.
C'est cette Irlande là que j'ai rencontrée dans ces mois terribles de 1981. Et cet homme, Bobby Sands, et ses compagnons – quelques actions qu'ils aient commises, l'histoire sera juge – ne méritaient pas cette fin atroce. Saint Augustin, un des quatre pères de l'église occidentale définissait ainsi la « grâce » : mémoire, intelligence et volonté. C'est bien ce dont-il s'agit.

Belfast, 4 mai 1981. Marche en soutien aux grévistes de la faim de la prison de Maze.

Yan Morvan

« MONSIEUR SANDS ÉTAIT UN CRIMINEL CONDAMNÈ. IL A FAIT LE CHOIX DE S'ÔTER LA VIE. C'EST UN CHOIX QUE L'ORGANISATION À LAQUELLE IL APPARTENAIT N'A PAS LAISSÉ À BEAUCOUP DE SES VICTIMES. »

MARGARET THATCHER,
PREMIER MINISTRE, 5 MAI 1981

Belfast, 7 mai 1981. Obsèques de Bobby Sands.

BOBBY SANDS, IRRADIANT

par

SORJ CHALANDON

paru dans *Libération* en août 2004

La première fois, il était mort. Ce fut donc la dernière. Une nuit de mai comme seul novembre en ose. Une nuit de brouillard glacé, d'anoraks humides, d'écharpes relevées et de poings dans les poches. L'émeute avait cessé. Belfast chuchotait. La ville avait sa gueule grise. Celle des jours mauvais. Juste avant le drame, ou alors juste après. Tout allait renaître avec l'aube, les cris, les pierres et les bruits du feu. Bientôt, les vieilles reprendraient leur place sur les trottoirs, à genoux, leur rosaire à la main, nous le savions. Mais ce soir, tout se taisait. Tout se taisait parce que Bobby Sands était mort. Et que c'était impossible.

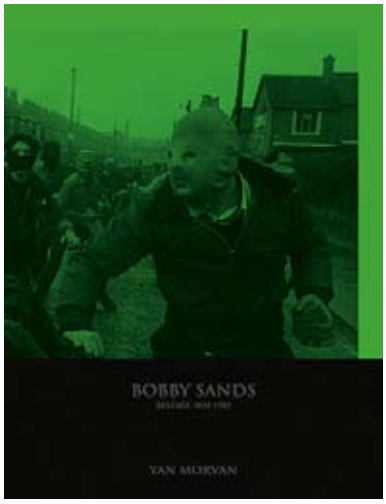
« Ne pose pas de questions. Ne prends pas de notes », avait dit notre accompagnateur. « Ne parle plus », a commandé un autre.

Que savons-nous de Bobby Sands ? En fait, rien. Ou peu. Ce que chacun savait de lui. Son visage, d'abord. Un sourire en noir et blanc sur les murs nationalistes, son regard à chaque fenêtre, au-dessus des cheminées, dans les portefeuilles, sur les agendas d'écoliers, piqué au revers des vestes, imprimé sur les maillots d'enfants, dans les pubs, les magasins, tatoué sur des peaux, brodé sur des drapeaux, en affiches, en calicots, en banderoles. Une photo. La même, toujours. La seule presque, prise en 1976 à la prison de Long Kesh. L'image unique que nous avions de lui.

« Respecte le silence », avait dit notre accompagnateur. C'était la nuit du 7 mai 1981. Nous étions à Twinbrook, un quartier catholique du sud-ouest de Belfast. Au coin des rues, dans les jardinets, contre les murs, adossés aux réverbères orangés, assis à quatre dans des voitures mornes, des femmes et des hommes faisaient le guet. Des combattants de l'IRA, des amis, des gamins larmes aux yeux, des jeunes dents serrées, des mères en peignoir, des voisins. La maison des Sands était de brique. Pareille aux autres. Avec juste un ruban noir accroché sur le seuil.

« Ne parle plus », avait dit l'homme. Il a frappé à la porte. Une entrée minuscule de papier peint, et l'escalier qui mène aux chambres. La chaleur, la maison. Ces endroits familiers où l'on se dit qu'on a la vie devant. Qu'il y aura des portes, et d'autres portes après, et des pièces à n'en plus finir jusqu'à croiser la mort. Et qu'on aura le temps. Le temps de s'y faire. Tout le temps. Et voilà que le salon s'ouvre. Et voilà que Bobby Sands est là.

Que savons-nous de lui ? En fait, rien. Ou peu. Des nouvelles de journaux. Gamin, Robert Sands joue au football. Il porte les couleurs de clubs ennemis des nationalistes. Né à Rathcoole la protestante, quartier nord de Belfast, l'enfant n'a pas été bercé aux frissons de l'hymne irlandais. Après, nous savons que la guerre le rattrape. Qu'en 1972, des voisins protestants attaquent sa maison catholique. Nous savons que sa famille se réfugie à Twinbrook, quartier né d'exodes successifs. Qu'il est apprenti carrossier, menacé de mort par ses collègues protestants. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il quitte son emploi. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il rejoint l'Armée républicaine irlandaise.



Bobby Sands
Yan Morvan
André Frère Éditions
Textes : Bobby Sands, Yan Morvan et Sorj Chalandon. 236 pages
125 images en bichromie

Que savons-nous de lui ? En octobre 1972, il est arrêté dans une maison de Belfast. Quatre pistolets y sont cachés. Cinq ans de prison. Nous savons que les combattants bénéficient alors d'un statut spécial, qui les fait prisonniers de guerre, ou presque. Nous savons qu'en cellule Sands apprend le gaélique, l'histoire de son pays. Qu'il écrit des poèmes, des nouvelles, des textes politiques, qu'il rattrape toute cette école absente. Nous savons qu'il est libéré. Qu'il se marie. Que son fils s'appelle Gerard. Six mois plus tard, il est arrêté avec une arme de poing. Nous savons qu'entre-temps, le 1er mars 1976, le statut spécial a été aboli. Condamné à quatorze années de prison, Bobby Sands devient un droit commun. Comme les autres, il refuse le costume carcéral. Comme les autres, il vit nu, recouvert de sa seule couverture de lit. Plus de visite, plus de courrier, plus rien.

Nous savons que le jeune homme s'improvise alors professeur de gaélique. Les mains en porte-voix, visage contre le mur de sa cellule, il hurle les mots de sa langue, il les chante, et les prisonniers récitent après lui. Tout cela, nous le savons. Un matin de 1978, alors que des centaines de républicains vivent nus depuis deux ans, les Britanniques décident de confisquer leurs tinettes. Sands et les autres urinent sur le sol et répandent leurs excréments sur les murs des cellules. Les douches leur sont interdites. Ils sont lavés au jet.

En mars 1981, cela fait cinq ans que les hommes sont nus, et trois années qu'ils vivent dans leurs excréments. Nous savons que, sans l'aval de l'IRA, les hommes de Long Kesh entrent en grève de la faim. Bobby Sands a 26 ans. Nous savons qu'il prend le commandement des détenus républicains, et qu'il mène le jeûne. Les prisonniers ont cinq revendications. Simples à fendre l'âme, nous les savons. Les enfants les récitent, elles griffent les murs des villes, elles labourent les gorges à force d'être scandées. Pas d'uniforme carcéral, pas de travail obligatoire, libre association, une visite, un colis, une lettre par semaine et remise normale des peines.

C'est alors que nous avons rencontré son visage sur les murs. Ce regard et ce nom. Ses poèmes ont été récités, chantés, ses écrits brusquement découverts. « Notre revanche sera le rire de nos enfants », disait Bobby Sands. Nous savons que l'alouette, son emblème, est devenue symbole de résistance.

Après Bobby, Francis s'est porté volontaire. Et puis Ray, et Patsy, et Joe, Martin, Kevin, Kieran, Thomas et Michael. Nous le savons.

« Respecte le silence », nous avait dit cet homme. Le cercueil de Bobby Sands était levé, posé contre le mur, gardé par deux hommes de l'IRA en uniforme. Sur le satin blanc, un visage de cire. Poudré, maquillé de vie, du coton dans les joues. Ses os perçaient. Il était translucide. Entre ses doigts, le petit crucifix envoyé par le pape. Un visage, deux mains et puis rien. Un corps en creux. Posé sur son torse, le drapeau de la république, son béret noir et ses gants de soldat. Derrière, un canapé. Des amis, des proches. Ils parlaient bas. Ils parlaient dignes. Ils étaient soulagés. Depuis plus de deux mois, chaque regard irlandais portait sa mort en lui.

Nous savons beaucoup de Sands. Son visage, ses poèmes, son alouette, son combat pour la république et son espoir en la justice. Nous savons qu'il est mort le 5 mai 1981 à 1h17, après 66 jours de supplice. Nous savons qu'il avait 27 ans. Qu'il venait d'être élu député à Westminster. Nous savons que ses neuf camarades l'ont suivi dans l'agonie. Nous savons que Margaret Thatcher n'a pas cédé. Nous savons que jamais ce jeune homme n'a baissé la tête. Nous savons aujourd'hui le processus de paix.

« Ne prends pas de notes », avait dit l'homme, et nous avons gardé les mains vides. Pourtant, un mot nous reste. Un mot de plus, encore. Une phrase, écrite sur une carte pieuse déposée sur le corps, au milieu des autres, des saints éparpillés qui recouvraient sa mort. C'était une Vierge colorée et signée par plusieurs. En bas, à droite et au stylo rouge, il y avait une question : «Est-ce que demain se souviendra ?» Oui.

Belfast, 4 mai 1981. Émeutes dans les quartiers catholiques.